

« **DZSÁTÁ EST ENFIN RENTRÉ CHEZ LUI** » :
LE ROI BLANC DE GYÖRGY DRAGOMÁN
TRADUIT EN ROUMAIN ET EN FRANÇAIS

TIVADAR PALÁGYI

Université Eötvös Loránd
Budapest, Hongrie

L'auteur de l'article se propose de comparer deux traductions, l'une française et l'autre roumaine, du roman hongrois intitulé *Le Roi Blanc*. En rendant le texte moins abrupt et plus ordonné, la traduction française, sous la contrainte des règles de la syntaxe française, du style indirect et de la concordance des temps, enlève une partie de la fraîcheur et de la spontanéité de l'original. Le dégrossissement s'opère non seulement au niveau de la forme, mais aussi au niveau du contenu dont la sauvagerie est parfois mitigée dans la traduction française. La traduction roumaine, quant à elle, est dans une position beaucoup plus commode. Le contexte étant connu, les allusions sont parfois même mieux saisies par le lecteur roumain que par le lecteur hongrois non-transylvain. Quant à la spontanéité de la syntaxe, la langue roumaine n'est pas soumise à la concordance des temps et peut donc passer librement du discours direct à l'indirect en suivant de très près l'original. On peut donc dire qu'au prix d'un effort moindre, on est arrivé en roumain à un résultat plus proche de l'original.

Mots-clefs : György Dragomán, langue hongroise de Transylvanie, style indirect libre, mots composés, traduction littéraire, traduction littérale

Dragomán, György: *A fehér király*, Magvető, Budapest, 2005 (cité ci-après par M, suivi du numéro de la page)

Dragomán, György: *Le roi blanc*, Gallimard, Paris, 2009; traduit par Joëlle Dufeuilly (cité ci-après par F, suivi du numéro de la page)

Dragomán, György: *Regele alb*, Polirom, Iași, 2008; traduit par Ildikó Gábos-Foartă (cité ci-après par R, suivi du numéro de la page)

Constatant l'indifférence générale entourant la littérature hongroise à Paris dans les années trente, Géza Laczkó, écrivain et traducteur, collaborateur de la revue *Nyugat*, formulait de la façon suivante les risques inhérents à toute traduction du hongrois vers le français : « Le caractère littéraire des écrits français traduits du hongrois est pour le moins douteux : ignorant la langue hongroise et travaillant sur des traductions littérales, les traducteurs ne sentent pas, ni ne voient

l'originalité stylistique des écrivains hongrois qu'ils sont dès lors incapables de restituer dans leur propre langue. Ils transposent et aseptisent le grondement sourd ou l'affectation stylistique propres à la littérature hongroise dans le français correct et ronronnant d'un feuilleton moyen. Ce qui s'y perd en premier lieu ? C'est l'individualité de l'écrivain hongrois. »¹ Il est certain que la mise en garde de Laczkó a perdu aujourd'hui sa pertinence quant aux versions brutes intermédiaires : en effet, les traducteurs français chevronnés n'y ont plus recours. Qu'en est-il de la traduction en roumain ? Nourries par le bilinguisme d'excellents écrivains, tant roumains que hongrois, qui ne reculent pas devant cette tâche ingrate, la traduction d'œuvres littéraires hongroises en roumain a une longue tradition derrière elle et a souvent contribué, à différentes époques, au rapprochement des deux cultures. Dans cette étude, nous nous proposerons de mettre à l'épreuve et de comparer deux traductions, l'une française et l'autre roumaine, du roman hongrois intitulé *Le roi blanc*, afin de vérifier sur un échantillon – certes réduit – de passages dans quelle mesure les traductions en question satisfont non seulement au critère de la fidélité sémantique, mais aussi à celui de la fidélité stylistique.

Traduit à ce jour en 28 langues, *Le roi blanc*, publié en hongrois en 2005, est le deuxième roman de György Dragomán, auteur hongrois d'origine transylvaine qui s'inspire en partie de son enfance passée à Marosvásárhely/Târgu Mureș pour nous plonger dans une société terrifiante, dominée par la violence et la peur. Le monologue d'un jeune garçon de 12 ans dont le père a été déporté dans un camp de travail, révèle les joies et les peurs des enfants du quartier ; bon nombre d'épisodes dépassent d'ailleurs le cadre réaliste et sombre posé par l'auteur pour prendre une allure proprement mythique et fabuleuse, parfois même humoristique.

La comparaison du texte hongrois avec sa version française et roumaine nous conduira à nous interroger non seulement sur la traductibilité d'un texte hongrois dont la syntaxe est particulièrement libre, mais aussi sur les possibilités d'une translation culturelle des réalités décrites dans ce roman. Selon l'auteur de la traduction française, Joëlle Dufeuilly, qui a eu la gentillesse de répondre à nos questions portant sur l'aspect syntaxique de son travail, la problématique posée par l'enchaînement de styles directs/indirects au sein de la narration fut effectivement le défi majeur à relever. Son objectif était de restituer au maximum l'aspect vivant du récit et d'éviter l'accumulation de « que », au point de privilégier parfois des solutions « créatives ». En examinant la version roumaine, nous tenterons d'établir si de tels efforts ont été nécessaires pour créer un texte roumain viable. Les exemples qui vont suivre visent à illustrer ces difficultés ainsi que les solutions proposées par les deux traductrices, française et roumaine.²

A.

M p. 9 : « és mondtam, hogy vigyázzak anyára, legyek jó fiú, mert most én leszek a férfi a házban, úgyhogy becsüljem meg magam, és én meg mondtam, hogy jól van,

jó leszek, és ő meg magára vigyázzon, és a kollégája akkor rám nézett, és azt mondta, hogy ne aggódj, öcskös, majd mi vigyázunk a doktor úrra »

F p. 11 : « il m'a dit de veiller sur maman, d'être un grand garçon, car maintenant c'est moi qui serais l'homme de la maison, je devais être à la hauteur, et moi je lui ai dit, d'accord, je serai sage, et prends soin de toi papa, et son collègue m'a regardé et m'a dit ne t'en fais pas, mon grand, ils prendraient bien soin du professeur »

Cette phrase illustre bien les possibilités qui s'offrent au traducteur français quand il s'agit de restituer une phrase surchargée, caractérisée par des prises de parole multiples. D'abord, il y a une construction selon les règles, avec « dire plus infinitif ». L'adverbe de temps *maintenant* constitue une rupture, dans la mesure où le discours rapporté, caractérisé normalement par des adverbes d'éloignement (pour reprendre la terminologie d'Emile Benveniste), est contaminé par cet adverbe de proximité. Bref retour cependant au discours rapporté avec le futur dans le passé *serais*, suivi de l'imparfait *devais* qui, lui, relève déjà du style indirect libre : *Je devais être à la hauteur* veut dire ici, en effet, *Tu dois être à la hauteur*. Dans la phrase suivante, le discours direct à la première personne s'introduit et se maintient même dans l'expression *prends bien soin de toi papa*, alors que dans l'original, c'est la troisième personne du discours indirect : *ő meg magára vigyázzon*. La proposition suivante reste fidèle au discours direct de l'original, mais ce dernier est introduit en hongrois par *hogy (que)*, alors qu'en français, la traductrice a préféré éviter la multiplication des *que* sans pour autant faire appel aux deux points. La dernière partie de l'extrait marque néanmoins un retour au style indirect libre (*ils prendraient bien soin du professeur*), alors qu'en hongrois, on observe encore le discours direct introduit par *que*.

R p. 9: « și mi-a spus să am grijă de mama, să fiu băiat cuminte, că eu rămân bărbatul, stîlpul casei, și să-mi dau silința, iar eu am zis că bine, o să fiu cuminte, dar să-și poarte și el de grijă, atunci colegul lui s-a uitat la mine, nu-ți fie teamă, băiete, a spus, o să avem noi grijă de domnu' doctor »

La traduction roumaine reste très proche de l'original, avec les deux subjonctifs du début (*să am grijă de mama, să fiu băiat cuminte*) qui sont des échos fidèles des formes impératives employées en hongrois, puis les subordonnées au présent (sans la concordance des temps : *eu rămân*) et enfin le discours direct contaminé par la conjonction « *că* » : *am zis că bine*. Là où la traductrice française a dû faire preuve d'ingéniosité et de créativité, sa collègue roumaine a pu suivre de très près l'original pour arriver à un résultat tout aussi satisfaisant.

B.

M p. 49 : « A sántiëren dolgozom, mondta, máma vasárnap van, és az hétszentség, hogy én ma nem veszek ásót a kezembe. »

F p. 49 : « en disant qu'il n'allait plus à l'école, mais qu'il travaillait dans le bâtiment, et qu'aujourd'hui c'était dimanche, le jour du Seigneur, et qu'il était hors de question de prendre une pioche. »

R p. 52 : « eu nu merg la școală, eu lucrez pe șantier, a spus, azi e duminică și pe toți sfinții că azi nu pun mâna pe lopată. »

Le gallicisme *sántiér* (*chantier*), d'origine roumaine en hongrois transylvain, est retraduit en roumain par *șantier*, mais, en français, le terme plus courant de *bâtiment* est employé. En roumain, le style direct de l'original est maintenu, par contre, la traduction française propose une solution hybride, celle d'un discours indirect contaminé par l'adverbe de temps de proximité *aujourd'hui*, au lieu de *ce jour-là* (qui serait la forme attendue au discours indirect). La traductrice est à la limite de l'incorrection, mais le monologue spontané du garçon de 12 ans n'en devient que plus authentique. (Cela dit, certaines expressions passent difficilement en français, ainsi le terme *hétszentség* (« je le jure *par les sept sacrements*, c'est-à-dire *par tous les saints* ») est-il facilement traduit en roumain, alors qu'en français, sa traduction est tout au plus approximative.)

M p. 22 : « a lázmérő trükköt pedig már nem mertük megcsinálni, engem anya a múltkor rajtakapott, hogy odadugom a lázmérő végét a kaloriferhez, Szabi meg két hete, a matekdolgozat előtt még rosszabbul járt, mert a kislámpa villanykörtéjéhez tartotta, és a higany egy perc alatt úgy felforrósodott, hogy kirobbant a lázmérő végéből, úgyhogy Szabit a nadrágszjij csatos felével verte el az apja, szóval ez szóba se jöhetett, de valamit akkor is muszáj volt kitalálni. »

F p. 22 : « on avait éliminé d'office le truc du thermomètre, car, la dernière fois, ma mère m'avait surpris avec le bout du thermomètre contre le radiateur, quant à Szabi, deux semaines plus tôt, juste avant l'interro de maths, ça s'était encore plus mal passé pour lui, il l'avait maintenu contre l'ampoule de la lampe de chevet et le mercure avait grimpé si vite que le bout du thermomètre avait explosé, et son père l'avait battu à coups de ceinturon, bref, le thermomètre c'était exclu, mais bon, il fallait bien qu'on trouve quelque chose. »

R p. 22 : « trucul cu termometrul n-am mai îndrăznit să-l facem, ultima oară pe mine m-a prins mama punînd termometrul pe calorifer, iar acum două săptămîni, înainte de teza la mate, Szabi a pățit-o și mai rău, l-a lipit de becul veiozei și, cît ai clipi, mercurul s-a înfierbîntat atît de mult, încît termometrul a explodat, așa că Szabi a încasat-o de la taică-su, cu cureaua de la pantaloni, partea cu cataramă,

deci faza asta nu mai intra la socoteală, însă ceva-ceva tot era musai să născocim. »

On observe en français le respect de la concordance des temps qui demande ici le plus-que-parfait (*on avait éliminé*) exprimant l'antériorité par rapport à l'action racontée. En roumain, la concordance est moins stricte et, en l'occurrence, n'est même pas respectée ici, puisqu'on emploie le passé composé (*n-am mai îndrăznit*). Il est intéressant de noter qu'à l'instar de *chantier*, le gallicisme *calorifer* de la langue roumaine a pénétré dans le hongrois régional de Transylvanie et, à ce titre, est utilisé dans l'original,³ il est naturellement retranscrit en roumain, alors que dans la langue mère de l'expression, à savoir en français, ce mot est trop vieilli pour avoir été retenu par la traductrice, qui a utilisé *radiateur*. D'ailleurs, on remarque aussi le gallicisme *veioza* (*veilleuse*) en roumain, dont le correspondant ici est *lampe de chevet*. Ce va-et-vient lexical est encore renforcé par la présence d'un magyarisme (d'origine allemande), *musai* (*il faut*), dans la version roumaine.⁴ Mais, au-delà des différences lexicales ou syntaxiques, on peut aussi se hasarder à des interprétations plus ambitieuses. En effet, (comme cela se produit dans presque toutes les traductions) certains détails ont dû être sacrifiés : la phrase *Szabit a nadrágszój csatos felével verte el az apja* suggère – de par l'ordre des mots où le rhème, l'élément nouveau et portant l'information principale, est le bout de la ceinture, muni de la boucle⁵ – que ce n'est pas le fait d'avoir été battu à coups de ceinturon par son père (chose sans doute habituelle vu que c'est le thème de la phrase) qui effraie Szabi, mais le châtiment corporel particulièrement sévère qui consiste à subir des coups de ceinturon assénés par le bout métallique de la ceinture. Il s'agit ici d'un fait linguistique difficile à déceler (la question délicate de l'ordre des mots en hongrois avec le déplacement subtil des éléments accentués, donc du thème et du rhème), mais aussi d'un fait culturel, de l'habitude et de la « normalité » des châtiments corporels, ce qui semble avoir échappé à la traductrice. La traduction roumaine, quant à elle, ajoute à la fin de la phrase, en hyperbate, l'élément accentué *partea cu cataramă*, ce qui a le mérite de mettre l'accent sur cet élément final.

Toujours dans le registre des relations parents–enfants, le garçon de 15 ans, Prodán, dont on a appris tout à l'heure qu'il n'allait plus à l'école, a été envoyé par son père sur un chantier :

M p. 44 : « Az apja egy építkezésre adta dolgozni. »

F p. 44 : « Son père l'avait envoyé travailler comme apprenti maçon. »

R p. 46 : « il trimisese taică-su la munca pe un şantier »

La traduction française atténue la rudesse de l'original où le père n'envisage pas de faire apprendre à son fils un métier, mais plutôt de lui faire gagner de l'argent le plus vite possible. La traduction roumaine reste très fidèle à l'original. Notons ici le terme *șantier* qui sert aussi bien à rendre le roumanisme *sántier* que le mot hongrois *építkezés*.

C.

Comme dans l'exemple précédent, certaines expressions sont plus transparentes pour le lecteur roumain que pour le lecteur français ou même hongrois :

M p. 24 : « *A csorgónál alig volt valaki, csak négyen álltak korszokkal vizért* »

F p. 24 : « *Près de la source il n'y avait pas grand monde, juste quatre personnes qui venaient chercher de l'eau avec des cruches* »

R p. 24 : « *La cișmea erau puțini, doar patru inși stăteau la coadă la apă, pînă să-și umple bidoanele* »

Le mot hongrois *korsó* (dans son emploi transylvain) est traduit en roumain très justement par le gallicisme *bidon*, tandis que le mot français *cruche*, dans la version française, a la même connotation paysanne ou archaïque que *korsó* pour le lecteur hongrois de Hongrie.

Toujours à propos des objets, souvent minutieusement décrits dans le roman afin de reconstituer l'univers de l'enfant, nous trouvons un certain nombre d'objets précieux ou mythiques pour l'enfant-narrateur, expressions concrètes difficiles à traduire dans les langues latines analytiques :

M p. 40 : « *igazi válogatott kapuskesztyű* »

F p. 40 : « *un véritable gant de gardien de but* »

R p. 43 : « *mănuși adevărate de portar finalist* »

M p. 42 : « *az igazi bőr kapuskesztyűkre néztem* »

F p. 42 : « *j'ai regardé le gant en cuir véritable* »

R p. 44 : « *m-am uitat la mănușile de piele veritabilă* »

M p. 181 : « *igazi fordított gumis vietnámi pingpongütőm* »

F p. 173 : « *ma véritable raquette de ping-pong vietnamienne, avec le revers en caoutchouc* »

R p. 193 : « *paleta viatnameză de ping-pong din cauciuc* »

M p. 181 : « *a gombfocis dobozomat, benne az igazi hálós kapukkal* »

F p. 173 : « *ma boîte de foot miniature, avec, à l'intérieur, le véritable but en filet* »

R p. 193 : « porțile pe care le confecționasem din sîrma de cupru și bucăți de cio-rapi de nailon »

Le terme *igazi* est un adjectif clé, récurrent dans la description des objets précieux possédés par le garçon : tout porte à croire qu'il y a des jouets en matériaux précieux, vrais, et d'autres en simili qui sont de moindre valeur, comme il y avait à l'époque les « vrais jeans » et les « faux jeans ». ⁷ Dans le travail des traductrices, on remarque une certaine hésitation quant à la signification précise de *igazi*, sans doute car ce mot porte tantôt sur l'ensemble du groupe nominal, tantôt sur l'un de ses éléments, et l'on peut dire globalement que ces syntagmes nominaux à éléments multiples défient les possibilités syntaxiques des langues latines, s'agissant du français comme du roumain. Ainsi, les buts ne sont pas en filet, mais ont un vrai filet confectionné à partir des restes d'un collant de nylon, les gants de gardien ne sont pas en cuir véritable, mais sont de « vrais gants de cuir de gardien de but de l'équipe nationale », la raquette de ping-pong n'a pas un revers en caoutchouc, mais a un revêtement de caoutchouc à surface lisse, tous ces objets s'opposant à d'autres jouets ou accessoires semblables, mais moins « authentiques ».

Dans d'autres passages, c'est la traduction roumaine qui prend aisément le dessus, car elle a un double avantage. D'une part, elle a été réalisée par une personne dont le hongrois (en particulier sa variante transylvaine) est la langue maternelle, ⁸ d'autre part, son véhicule, la langue roumaine, se prête beaucoup plus facilement aux réalités du texte original.

M p. 35 : « de azelőtt ilyesmiről sosem hallottam »

F p. 35 : « mais ça m'étonnait car personne n'en avait parlé »

R p. 37 : « deși nu mai auzisem despre așa ceva »

La traduction française est ici trop concrète, le pronom *en* renvoie à une information précise qui manque dans l'original : l'idée même d'une retransmission à la radio du match joué par les enfants est inconcevable (« mais je n'avais jamais entendu parler auparavant d'une chose pareille »). La traduction roumaine est très fidèle, ici, mais elle joue aussi des possibilités offertes à la langue roumaine par son système verbal plus riche : l'emploi du plus-que-parfait (*auzisem*) permet à la traductrice d'omettre l'adverbe de temps *azelőtt*, ce qui suggère un travail approfondi qui va au-delà du simple mot-à-mot. ⁹

Dans quelques cas rares, on peut relever dans la traduction française des erreurs par inadvertance (nous n'en avons pas répertorié plus de cinq ou six dans ce roman qui en traduction française fait 289 pages) ;

M p. 49 : « ti kértétek, a ti iskolátok, direkt miattatok szereztünk ásókat »

F p. 49 : « car il s'agissait de nos jardins, de nos écoles, et c'était pour nous qu'ils s'étaient procuré toutes ces pioches »

R p. 51 : « voi ați cerut asta, școala voastră, special pentru voi am făcut rost de lopeți »

Ici, la répétition en antanaclase de *ti* (le même mot avec deux sens différents : *vous* vs. *votre*), ainsi que l'homéotéleute avec variation du timbre vocalique (*-étek* vs. *-átok*), mais représentant une désinence verbale pour le premier et un suffixe possessif pour le second, a sans doute suggéré à la traductrice qu'il s'agissait non pas de *kértétek* mais de *kertetek*, et elle a traduit en conséquence. Dans la traduction roumaine, une faute d'inadvertance semble être la traduction par *Gică* (prononcé *dʒikə*) du nom roumain orthographié à la hongroise, *Gica* : il s'agit en effet du diminutif roumain de Gheorghe qui aurait dû être transcrit par *Ghiță* (prononcé *gitsə*). Quant à *Dzsátá*, le nom du protagoniste, il est resté inchangé en roumain. Il est vrai que l'auteur n'en a expliqué l'origine qu'une fois la traduction roumaine parue : le nom *Dzsátá* serait donc à moitié roumain, car il résulte de l'aphérèse du substantif roumain *săgeată*, signifiant *flèche*.¹¹

Parfois, il semble que la langue roumaine a pu rester fidèle à l'original sans trop d'effort, tandis qu'en français, aucune solution viable n'aurait pu être trouvée :

M p. 45 : « Trajánék üzenik, hogy hozhatja a bódét »

F p. 45 : « Trajan lui demande d'apporter la baraque de chantier »

R p. 47 : « ai lu' Traian îi transmit că poate să aducă baraca »

La forme collective *Trajánék* (« Trajan et ses collègues ») créée à partir d'un prénom n'existe pas en français¹² et a donc dû être sacrifiée, alors qu'en roumain *ai lu' Traian* a le mérite supplémentaire d'être une forme familière avec l'apocope *lu'*.

Le texte foisonnant de Dragomán pourrait encore fournir de multiples exemples intéressants sur les questions de la traductibilité, mais ce qui a été présenté jusqu'ici est suffisant pour suggérer une première conclusion : en rendant le texte moins abrupt et plus ordonné, la traduction française, sous la contrainte des règles de la syntaxe française, du style indirect et de la concordance des temps, enlève une partie de la fraîcheur et de la spontanéité de l'original. D'ailleurs, le dégrossissement s'opère non seulement au niveau de la forme, mais aussi au niveau du contenu dont la sauvagerie (inhérente au texte original hongrois) est sans doute inconsciemment mitigée dans la traduction française. La traduction roumaine, quant à elle, est dans une position beaucoup plus commode. Pour ce qui est de la brutalité, tout se transpose sans difficulté en roumain : le contexte est connu, les allusions sont parfois même mieux saisies par le lecteur roumain que par le lecteur

hongrois non-transylvain. Quant à la spontanéité de la syntaxe, la langue roumaine n'est pas soumise à la concordance des temps (sauf l'emploi épisodique du plus-que-parfait), et peut donc passer librement du discours direct à l'indirect en suivant de très près l'original. Nous pouvons dire, par conséquent, qu'au prix d'un effort moindre, on est arrivé en roumain à un résultat plus proche de l'original. Cependant, cela ne préjuge en rien de l'impact de la traduction française : l'étrangeté du texte, même sous cette forme atténuée, peut effectivement provoquer des émotions tout aussi fortes chez le lecteur francophone que celles produites par la traduction roumaine sur un public roumanophone plus habitué à ce genre de récit. Nourri par des souvenirs transylvains mais écrit en Hongrie, *Le roi blanc* a trouvé son chemin à la fois vers son pays d'origine et vers le monde occidental : l'accueil favorable qui lui a été réservé en Europe de l'Ouest mais aussi en Hongrie et en Roumanie,¹³ en témoigne.

Notes

- ¹ Laczkó, Géza : Miért nem kell Párizsnak a magyar irodalom? *Nyugat*, 1933/5. « Először itt van a fordítás kérdése. A magyar dolgokat fordító franciák stílusának irodalmisága általában legalább is kétséges; nem ismerik a magyar nyelvet, nyers fordításokból dolgoznak, nem érzik és nem látják a magyar író stíluseredetiségét, így nem is adhatják vissza, egy átlag feuilleton-stílus unalmas korrekt francia nyelvbe kefélik át a magyar dübörgést vagy stíluskenyveskedést. Mi vész el így elsősorban? A magyar író egyénisége. » Au cours des années trente, la Revue *Nyugat* a publié de nombreuses études consacrées à l'insuffisance de telle ou telle traduction d'oeuvres littéraires hongroises. Voir, à ce propos, l'article de Mihály Szegedy-Maszák sur l'attitude de la revue *Nyugat* face à la littérature universelle (« A Nyugat és a világirodalom », discours inaugural prononcé à l'Académie des sciences hongroise, le 15 février 1999).
- ² Rappelons que György Dragomán est lui-même traducteur, entre autres de Beckett.
- ³ Notons que le texte hongrois est discrètement parsemé de mots et d'expressions propres à la langue hongroise de Transylvanie, qu'il s'agisse du lexique (*búsulni – s'attrister* : littéraire en hongrois de Hongrie, usage normal en hongrois de Transylvanie), ou de la syntaxe (*rá kellett szorítsam a tenyerem – j'ai dû plaquer dessus la paume de ma main* : avec le subjonctif au lieu de l'infinitif – considéré par la linguistique aréale comme un balkanisme).
- ⁴ Le va-et-vient entre le hongrois et le roumain est aussi illustré par la « traduction » en roumain du roumanisme *filtrú nélküli Kárpácit* (M p. 45, une marque de cigarettes sans filtre), traduction « réalisée » justement par l'ellipse du mot « filtre » qui pourtant figure en roumain dans le texte original hongrois (*filtrú*) : l'expression roumaine *Carpați fără* (R p. 47) a un caractère argotique qui somme toute reproduit bien l'atmosphère peu puriste suggérée par l'emploi du mot roumain *filtru* à la place de la forme hongroise officielle *fűstszűrő*.
- ⁵ Dans *Szabit a nadrágszij csatos felével verte el az apja c'* est le préfixe verbal postposé (*verte el*) qui déplace l'accent rhématique sur la boucle de la ceinture, le fait de battre devenant par là un élément thématique, suggérant une action sinon habituelle, au moins peu surprenante.
- ⁶ Le romancier a eu la gentillesse de m'envoyer le glossaire destiné à faciliter le travail des traducteurs : il y est spécifié que ce type de raquette était une rareté à l'époque.

- ⁷ Sur l'importance des objets dans le roman, voir l'interview accordée par le romancier au journaliste norvégien Tollef Mjågedal, publiée sur le site personnel de György Dragomán (<http://gyorgydragoman.com/?p=163&language=en#more-163>) : « This book could be seen as an inventory of loss, meaning that objects are lost or gained in almost every chapter, and the passion in the act of winning and loosing seems to infuse even the tiniest object with great importance ».
- ⁸ Simona Sora, dans son compte-rendu de la version roumaine (*In numele tatalui*, consultable sur le site <http://gyorgydragoman.com/?p=250&language=ro>) qualifie la traduction de « plastique », d'« inventive » et de « créative » : « roman extraordinar în sine și exceptional tradus – plastic, inventiv, creativ – de Ildikó Gábos-Foarță în românește ».
- ⁹ Ici, la traductrice française a aussi procédé de la même manière, le plus-que-parfait rendant superflu l'adverbe de temps.
- ¹⁰ Gică est le diminutif non pas de Gheorghe, mais de sa forme latinisée George.
- ¹¹ Cf. le discours prononcé le 15 décembre 2008 par György Dragomán lors de la remise du prix « Cultura » accordé au romancier par l'Institut Culturel Roumain de Budapest. <http://gyorgydragoman.com/?p=261&language=hu#more-261>
- ¹² L'expression *les Trajan* serait complètement déplacée dans ce contexte, elle suggérerait tout au plus qu'il s'agit des émules de l'empereur Trajan.
- ¹³ « D'une certaine façon, Dzsátá est enfin rentré chez lui », dira l'auteur en lisant son propre texte en traduction roumaine. (« Ahogy elkezdtem románul olvasni a saját soraimat, azt éreztem, hogy egy lehetséges, de soha be nem következett jövő szele csap meg, és azt is éreztem, hogy Dzsátá valahogy végre hazatért. ») Extrait du discours prononcé par György Dragomán à l'Institut Culturel Roumain de Budapest, le 15 décembre 2008.